

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE PICARDIE

Hommages à Marc DURAND



2009

« RETOUR VERS LE FUTUR », HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALES TRENTE ANS APRÈS...

Philippe RACINET*

Alors que j'étais tout jeune historien médiéviste, ayant seulement participé à une campagne de fouille du doyen Michel de Bouïard et à quelques chantiers bénévoles, Marc a guidé mes premiers pas d'archéologue en Picardie. Il aimait plaisanter sur une manie de vocabulaire contractée dans une université parisienne, la « pluridisciplinarité » par ci, la « pluridisciplinarité » par là... Aujourd'hui, le terme semble obsolète depuis longtemps mais survit à travers une nouvelle expression, « l'interdisciplinarité »... Qu'importe !

Peu à peu, je surpris Marc à employer ce même terme puisqu'il désignait, pour lui, non seulement une méthode et mais aussi une façon de penser, celle de son maître, Jean-Marie Pesez.

Confiants dans la concorde établie entre les disciplines du passé, nous pensions que le mariage durerait jusqu'aux noces d'or, au moins... Mais plusieurs signes indiquèrent une mésentente grandissante entre les deux disciplines-mères de la science du passé des hommes, l'archéologie et l'histoire. L'attitude des uns et des autres montrait une méconnaissance quasi totale de la discipline d'en face. On put ainsi entendre, lors d'un recrutement universitaire, un candidat historien affirmer « avoir fait » de l'archéologie parce qu'il avait visité des châteaux pour sa thèse ou, à l'inverse, lire un véritable réquisitoire contre les sources écrites. Aujourd'hui, le divorce paraît consommé. Du côté des historiens, un véritable tir de barrage interdit souvent aux archéologues de terrain l'accès aux postes de la recherche institutionnelle, puisqu'il n'y a pas d'agrégation d'archéologie et c'est dommage ! Du côté des archéologues, peut-être en réaction, quelques précurseurs proclament la naissance d'un « autre » Moyen Âge, révélé par les chantiers d'archéologie préventive.

La relation dialectique entre l'archéologie et l'histoire fut le cheval de bataille du fondateur de l'archéologie médiévale en France, le doyen Michel

de Bouïard. Son *Manuel d'archéologie médiévale*, édité en 1975, est organisé en trois chapitres, qui correspondent aux trois grands moments de la recherche archéologique. La préparation (*De l'histoire à la fouille*) consiste à établir une documentation préalable, la plus complète possible. Le terrain (*La fouille*) est largement tributaire d'une problématique que, seule, la documentation réunie en amont permet de construire. La post-fouille (*De la fouille à l'histoire*) est aussi destinée à replacer les découvertes faites sur le terrain dans l'époque du site et à développer des comparaisons régionales ou typologiques : « parti de l'histoire, on revient à l'histoire en lui apportant des matériaux nouveaux ».

Ainsi, les premiers temps de l'archéologie médiévale en France, ceux du doyen et également ceux de Jean-Marie Pesez, ne peuvent pas être interprétés sous la forme d'un combat entre historiens et archéologues, que cela soit sur la question des « habitats désertés » ou sur d'autres programmes. Les premiers n'ont pas « confisqué » tel ou tel sujet aux seconds car ce sont les premiers qui sont devenus des archéologues. L'archéologie médiévale française est née d'un essaim d'historiens. C'est ce fait qui pourrait rendre dérisoire toute vision trop manichéiste de l'évolution des relations entre les deux disciplines.

En fait, les fondements de cette évolution me paraissent d'une autre nature. Il y a trente ans, au temps du matérialisme historique, les disciplines historique et archéologique étaient avant tout des moyens pour connaître le passé des hommes, des méthodes. Aujourd'hui, avec l'épistémologie et une recrudescence du « spirituel » (pour certains) ou du « mental » (pour les autres), la discipline Histoire et la discipline Archéologie sont devenues, aux yeux de certains, des entités qui se suffisent à elles-mêmes et dont l'intérêt n'est plus dans ce qu'elles peuvent faire mais dans leur existence même. À partir de là, il est possible de les mettre en scène et de les affronter.

L'histoire est une discipline plurimillénaire dont l'objectif est de retracer le passé des hommes avec

* Professeur d'Histoire et d'Archéologie médiévales à l'Université de Picardie, 36 avenue Alphonse Chovet, F - 60200, Compiègne.

« Retour vers le futur », histoire et archéologie médiévales trente ans après ...

toutes les sources disponibles, en particulier les documents écrits. L'archéologie est une discipline descriptive biséculaire dont l'objectif est de retracer le passé des hommes avec toutes les sources disponibles, en particulier les vestiges matériels. Il existe de nombreuses spécialités : funéraire, du paysage, monumentale, urbaine... La multiplication des qualificatifs pourrait même signifier que l'on ne sait plus trop ce qu'est l'archéologie, mais c'est un faux procès puisqu'il en est de même pour l'histoire : rurale, urbaine, institutionnelle, intellectuelle... (1).

Bien entendu, il serait vain de nier les différences entre les deux disciplines. Le caractère destructif de l'archéologie constitue l'élément qui a les répercussions les plus importantes. Cette réalité explique en grande partie que la pratique de l'archéologie soit soumise à une autorisation délivrée en fonction de conditions réglementaires strictes. Il en découle une position particulière de l'archéologue au sein de la communauté scientifique : alors que le travail de l'historien n'est confronté qu'au jugement aléatoire de ses pairs, les recherches du titulaire d'une autorisation de fouille sont évaluées par des instances dotées d'un pouvoir coercitif. La destruction inévitable mais programmée des archives du sol entraîne aussi, et surtout, l'obligation d'enregistrer les données de fouille, élément certainement le plus fiable d'une définition de l'archéologie. Cela nécessite une solide formation pratique. Tout cela est entendu. Ce qui l'est moins, c'est le caractère indispensable d'une formation d'historien. S'il existe des sources écrites, il s'agit de savoir les étudier en tant que telles, sans présupposé et avec une problématique adaptée au type de sources. Un texte ne peut pas cautionner ou valider une découverte de terrain... quoique ! Mais, même s'il n'existe pas de sources écrites concernant le site fouillé, il y a toujours un immense contexte que, seule, une fréquentation assidue des sources historiques permet de connaître. En fait, l'archéologie doit être autonome mais, à elle seule, ne peut pas prétendre offrir la vision d'un « autre » Moyen Âge.

Une autre différence tient dans le fait que l'historien médiéviste ne travaille quasiment jamais sur des séries (sauf, parfois, pour la fin du Moyen Âge), alors que les archéologues médiévistes sont plus souvent confrontés à de grands nombres d'objets similaires, ce qui permet au moins des statistiques. Mais se pose toutefois la question des datations souvent bien vagues. En réalité, archéologues et historiens travaillent sur des échelles chronologiques différentes. Pour les premiers, le temps s'étale et se décompose tandis

1 - Pour une définition lucide et claire de l'archéologie, voir Jean-Marie PESEZ, *L'archéologie. Mutations, missions, méthodes*, Paris, 1997... dans une collection de l'éditeur Nathan intitulée HISTOIRE !!

que les seconds conservent, dès que possible, la référence annuelle. Cette approche différente de l'écoulement du temps pourrait justifier la recherche de nouveaux découpages, en fonction de sources de nature radicalement dissemblable.

Une dernière différence concerne l'espace et son organisation. Archéologie et histoire ont de plus en plus divergé quand la première a procédé à de grands décapages, avec l'arrivée en force des fouilles préventives, car les constats se sont écartés des schémas tacitement consensuels. Dès 1995, Élisabeth Zadora-Rio se demandait si le village des historiens était le même que celui des archéologues et concluait que la communauté rurale, telle qu'elle apparaissait dans les sources écrites, n'était pas directement accessible à l'archéologie, qui mettait surtout en évidence une organisation collective de l'espace (2). Plus récemment, Édith Peytremann a réalisé une vaste synthèse sur l'habitat rural antérieur au XIII^e siècle, à partir des données des fouilles préventives. Son étude contredit la thèse classique de la mobilité de l'habitat et de sa fixation aux environs de l'an Mil, et relativise l'importance des créations attribuées aux XI^e et XII^e siècles, en mettant l'accent sur le caractère progressif de la transformation des campagnes (3). Ces indéniables avancées dans la connaissance du monde rural médiéval correspondent aussi à un changement d'acteurs qui ont fait de l'archéologie avant tout une technique de production, de collecte des données, reléguant le devoir de produire des concepts pour un monde meilleur. Il faut également reconnaître que les historiens sont très circonspects, et parfois un peu méprisants (4), devant ces hordes de « jeunes » archéologues. Un gros travail de mise en commun des données et de réflexion commune sera nécessaire pour dépasser ces clivages et pour produire ensemble de nouveaux consensus qui, eux-mêmes, seront à leur tour remis en question par de nouvelles découvertes et par l'application de nouvelles méthodes.

Cet état de fait ne peut, sans mauvais procès, être étendu à la qualité et à la quantité respectives des sources historiques et des sources archéologiques. L'histoire et l'archéologie médiévales travaillent, toutes les deux, sur des sources partielles et

2 - Élisabeth ZADORA-RIO, « Le village des historiens et le village des archéologues », *Études offertes à Robert Fossier*, Paris, 1995, p. 145-153.

3 - Édith PEYTRMANN, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, Mémoires de l'AFAM XIII, 2 vol., 2003.

4 - On pourra se reporter avec curiosité à Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, 2001. Cet ouvrage intellectuel propose une autre grille de lecture du Moyen Âge, à partir d'une vaste culture historique mais d'une profonde méconnaissance de l'archéologie médiévale, depuis ses pratiques jusqu'à ses récents apports.

lacunaires. Les actes royaux conservés du temps de Philippe Auguste représentent certainement qu'un dixième de ce qui a été effectivement produit par sa chancellerie. Mais, dans le domaine de la culture matérielle, les traces léguées par une population médiévale ne représentent aussi qu'une petite partie de ce qui a été fabriqué et utilisé ; de plus, l'évolution du temps n'a laissé subsister qu'une part des vestiges susceptibles de se conserver.

Rares, incomplètes, partiales ou biaisées, les sources écrites doivent être soumises à une critique, largement et anciennement éprouvée par la méthode historique. Il en va de même pour l'iconographie qu'il convient de manier avec prudence afin d'éviter les anachronismes : une représentation du XVI^e siècle d'une demeure rurale peut difficilement servir de modèle pour une reconstitution d'une maison paysanne du XII^e siècle, à moins qu'elle ne soit confortée par la documentation archéologique dans le cadre d'une collaboration fructueuse.

Contrairement à ce que l'on peut penser de prime abord, la subjectivité touche autant l'histoire que l'archéologie, même si cette dernière se pare volontiers d'atours scientifiques. « L'histoire est inséparable de l'historien » énonçait Henri-Irénée Marrou (5) mais Jean-Marie Pesez rappelait que les sources archéologiques, même si elle sont authentiques, sont muettes : l'observation et plus encore l'interprétation, indispensables, de ces dernières augmentent la part de subjectivité du travail de l'archéologue (6).

Au moment de la grande confrontation des sources écrites et des sources archéologiques, il me semble plus prudent de préférer « l'interactivité » (ou la dialectique) au processus contradictoire. De nouvelles découvertes archéologiques rendent parfois obsolètes les interprétations des historiens mais en aucun cas les sources écrites elles-mêmes, qui doivent alors être relues. Un document écrit n'est jamais faux (parfois, ce peut être un faux) : il existe et recèle des informations qui doivent être décodées à la lumière d'une double culture historique et archéologique. La discordance entre sources historiques et sources archéologiques doit toujours interpeller le chercheur, notamment quand elle concerne la chronologie. Pour le château de Boves (Somme), la première mention écrite du lieu date de 1042 alors que les fouilles ont révélé une occupation aristocratique du site dès le début du X^e siècle, ce qui donne presque un siècle et demi de décalage. Pour le bourg sicilien de Terravecchia (province de

5 - Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, 5^{ème} édition, 1966.

6 - Jean-Marie Pesez, « Archéologues et historiens », *Mélanges d'archéologie et d'histoire médiévales en l'honneur du Doyen Michel de Boüard*, Genève-Paris, 1982, p. 295-308.

Raguse), les fouilles, certes ponctuelles, n'ont révélé aucun vestige antérieur au début du XV^e siècle alors que le site est mentionné dans un diplôme impérial de 1195, soit plus de deux siècles de décalage... dans l'autre sens !

L'établissement d'un « autre » Moyen Âge (7), qui serait très différent de la vision historique exclusivement fondée sur les sources écrites, consiste notamment en un nouveau découpage chronologique de la période avec, pour césures principales, le XII^e siècle et le XVI^e siècle.

La première « flexure » remet bien entendu en cause la « révolution de l'an Mil », que certains historiens, du reste, ont déjà discuté. Or, c'est sur ce thème que l'archéologie médiévale aurait conquis sa légitimité et sa lisibilité auprès des spécialistes des documents écrits. Même si elles ne sont pas toujours clairement exprimées, les tendances historiographiques sur cette question, partagées par les historiens et les archéologues, ont cherché à se définir en fonction d'un postulat : le château, en particulier sous sa forme « motte castrale », est l'indice matériel de la « révolution féodale » du début du XI^e siècle. La synthèse la plus récente, œuvre posthume d'André Debord (8), est assez claire à ce sujet : « les constructions de la seconde moitié du X^e siècle, tout en conservant le type traditionnel de l'enceinte, sont des édifices déjà plus réduits en superficie, car avant tout destinés à répondre à des besoins plus individuels, d'abord militaires puis politiques : ils sont comme le prélude à ce qui sera l'esprit de la révolution castrale ». La chronologie établie repose sur un double constat qui peut être discuté. D'une part, « sur le plan archéologique, les sites fouillés ne remontent pas pour le moment au-delà du début du XI^e siècle ». Mais nous avons là un simple constat de l'état de la connaissance archéologique. D'autre part, sur le plan historique, les études régionales, en dehors de la Catalogne, montrent la rareté des châteaux au X^e siècle mais il s'agit, en fait, d'une démonstration par défaut. En Auvergne, sur 50 châteaux attestés entre 900 et 1050, huit sont connus avant l'an Mil... En l'absence de fouilles systématiques, ces chiffres peuvent très bien ne refléter que l'indigence des sources écrites. Assurément, cette période est un moment où l'histoire s'accélère : des évolutions longtemps contenues produisent leurs effets et font craquer des cadres institutionnels sclérosés, révèlent de nouveaux rapports de force et affectent l'existence des hommes jusque dans leurs comportements quotidiens. D'où les apparentes contradictions

7 - Voir en particulier l'ouvrage très stimulant de Joëlle BURNOUF, *Archéologie médiévale en France. Le second Moyen Âge (XII^e-XVI^e siècle)*, Paris, 2008.

8 - André DEBORD, *Aristocratie et pouvoir. Le château dans la France médiévale*, Paris, Picard, 2000.

qui se manifestent dans les témoignages des contemporains. Selon qu'ils se réfèrent aux normes du passé, dont beaucoup restent en vigueur, ou qu'ils prêtent attention aux bouleversements qu'ils sont en train de vivre, mais qu'ils ne perçoivent que confusément, les auteurs de ce temps peuvent nous présenter des visions antithétiques de leur époque. Et, à la suite, selon le type d'informations qu'ils privilégient, les historiens d'aujourd'hui soulignent les continuités ou insistent sur les mutations. N'y a-t-il pas là matière à une réflexion commune pour les archéologues et les historiens ?

La seconde « flexure », celle du XVI^e siècle, conduit « finalement à s'interroger sur la vision misérabiliste et catastrophique que l'on a traditionnellement de la fin de la période médiévale... Le XIV^e siècle, avec sa guerre de Cent Ans ou sa Grande Peste, est-il vraiment une période de crise, et de quel type ? » (9). Tout d'abord, ce n'est pas « ou » mais la guerre « et » la Peste. Ensuite, ce n'est pas « la » Grande Peste mais les épidémies récurrentes. Bien évidemment, tout bilan est ambigu, comme le rappelle le cas des « villages désertés », qui ne sont pas uniquement la conséquence des malheurs du temps. Les historiens et les archéologues ont largement insisté sur la diversité de ce phénomène qui touche parfois des habitats récents mal stabilisés, qui est parfois temporaire et qui ne concerne presque jamais les terroirs. Depuis les écrits de l'historien Jacques Heers, on sait que la grande dépression n'a pas connu partout la même durée ni la même intensité (10). Par ailleurs, les conditions extrêmes sont le plus souvent à l'origine de progrès industriels et c'est bien le cas à la fin du Moyen Âge. La guerre, bien entendu, motive les producteurs et les techniciens. La pénurie de main-d'œuvre, et donc sa cherté, pousse les propriétaires des moyens de production à rechercher de nouvelles techniques... Ainsi, les « nouveaux » points de vue sur cette période datent facilement de la décennie 1980 et procèdent aussi des recherches historiques (11). En fait, tout est bien question d'interprétation : les crises de la fin du Moyen Âge, dont je crois qu'elles sont réelles, n'ont-elles pas provoqué une paupérisation des masses et donc un enrichissement des nantis, d'où l'abondance des objets réservés à une élite sociale ?

Les remises en question doivent toujours se faire d'une manière pondérée. Ainsi, si l'archéologie des sites cisterciens a montré l'apport monastique dans l'utilisation des ressources hydrauliques, les

9 - Joëlle BURNOUF, *op. cit.*, p. 159.

10 - Jacques HEERS, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles, aspects économiques et sociaux*, Paris, 1990.

11 - Philippe WOLFF, *Automne du Moyen Âge ou printemps des temps nouveaux ? L'économie européenne aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1986.

recherches de Richard Hoffmann ont révélé que les pêcheries artificielles cisterciennes n'avaient pas une grande supériorité technologique par rapport aux pêcheries seigneuriales laïques contemporaines (12). Là encore, il ne faut pas se laisser tromper par une documentation lacunaire, quelle que soit sa nature, historique ou archéologique.

Peut-on concevoir une archéologie idéale avec laquelle le passé médiéval pourrait être compris sans les textes, sans les monuments, sans les élites... ? À propos des châteaux et, plus particulièrement, les mottes castrales, Jean-Michel Poisson a très récemment évoqué l'ambiguïté des relations entre histoire et archéologie. D'un côté, l'approche de terrain fournit des classifications qui restent fondées sur la morphologie, faute de fouilles suffisantes. La difficulté, voire l'impossibilité, de faire coïncider cette classification avec la terminologie fournie par les textes entraîne un manque de contenu historique pour bon nombre des typologies établies à l'occasion de grandes enquêtes régionales. Toutefois, et c'est un indice encourageant, la solution se trouve dans un rapprochement des disciplines : « les questions de datation et de fonction montrent qu'il est indispensable d'associer dépouillement documentaire et analyse archéologique ». Pour être tout à fait rassurant, Jean-Michel Poisson cite un exemple de concordance des sources, à Gironville (Ain) où les fouilles ont mis au jour un ensemble de bâtiments et de mobilier qui date l'occupation de la première moitié du XIV^e siècle, et où les textes médiévaux nous informent que cette fortification a été érigée en 1324 par le comte de Savoie (13).

Il convient donc de remettre à l'honneur la pluridisciplinarité et mieux encore l'interdisciplinarité, échange entre des disciplines différentes, indépendantes, mais qui ont un objectif commun (14). Il n'y a pas des « Moyen Âge », il n'y en a qu'un seul, qui peut être renseigné selon les prismes d'approches choisies. Le déblocage doit passer par une déconceptualisation de la période en dépassant systèmes et modélisation (15), grâce à l'utilisation prudente et critique des deux disciplines,

12 - Richard HOFFMANN, « Mediaeval Cistercian Fisheries Natural and Artificial », *L'espace cistercien*, sous la direction de Léon PRESSOUYRE, Paris, 1994, p. 401-414.

13 - Jean-Michel POISSON, article « motte », in *Beiträge zur Mittelalterarchäologie in Österreich* 23, 2007, S. 47-60.

14 - « ...ce n'est pas de concurrence qu'il s'agit, mais plus souvent de concours, d'harmonisation, de mise en commun des données », Jean-Marie PESEZ, *L'archéologie...*, *op. cit.*, p. 19.

15 - « L'abstraction, la déshumanisation est un risque qui s'accroît quand l'ambition de l'archéologue est de mettre en évidence des systèmes, quitte à modéliser jusqu'à la caricature des sociétés complexes », Jean-Marie PESEZ, *L'archéologie...*, *op. cit.*, p. 119.

conjointement. Le concept de la « révolution castrale » de la fin du X^e siècle n'est-il pas né d'une utilisation trop rapide de la « découverte » des fortifications de terre, dans la décennie 1970 ? Ni l'archéologue ni l'historien ne peuvent aller « picorer » dans l'autre discipline pour en extraire seulement les informations qui étayaient leur hypothèse.

La pluridisciplinarité doit s'organiser en fonction d'une analyse relationnelle des informations, où la conjonction des résultats des diverses approches est un facteur essentiel de véracité, selon l'enseignement de Jean-Marie Peséz. En utilisant la diversité des sources, on évitera de placer en concurrence deux disciplines pour en privilégier une en fonction de raisons idéologiques (16) ou professionnelles ! Par exemple, les avancées réalisées par l'archéologie dans le domaine environnemental ont été, certes, spectaculaires et ont parfois remis en question certaines théories mais on ne peut pas nier les apports actuels des historiens sur des questions comme les progrès de l'industrie textile, les zones d'élevage ovin ou les pratiques de la transhumance. L'échange doit être constant entre les deux recherches, menées parallèlement.

Prenons un exemple concret, celui du site de Nottonville (Eure-et-Loir). Les textes indiquaient l'existence d'une maison de l'abbaye de Marmoutier dès le début du XII^e siècle. La problématique de départ fut donc centrée sur la question de l'implantation et de l'évolution de cette petite dépendance monastique. Mais les premières années de fouille révélèrent l'existence d'une puissante tour-donjon associée à de vastes fossés. Il fallut donc rechercher dans les textes le témoignage d'une éventuelle présence seigneuriale laïque à Nottonville. Cette démarche a permis de déterminer avec une grande certitude que ce lieu était, au XII^e siècle, l'une des résidences principales des vicomtes de Chartres et que les moines de Marmoutier s'étaient installés dans le château. La problématique fut donc révisée en fonction de ces nouvelles découvertes et s'attacha, notamment, à l'étude des liens entre le prieuré, dont l'existence était prouvée par les textes, et le château, dont la présence avait été révélée par l'archéologie de terrain.

C'est du « va et vient » (Jean-Marie Peséz) entre sources écrites et sources matérielles qu'on peut attendre des acquis nouveaux. Dans un récent dossier sur l'archéologie des périodes modernes à Lyon (17), Élise Faure-Boucharlat a posé la question

16 - La mise en concurrence peut s'étendre à l'archéologie avec celle des châteaux et des églises, qui serait l'héritière d'une filiation « réactionnaire », et celle des villages ou des villes, qui serait issue d'une filiation « progressiste » (Joëlle BURNOUF, *op. cit.*, p. 16).

des rapports entre données des archives et données de terrain en terme dialectique : les vestiges matériels concrétisent les descriptions parfois abstraites des textes qui, néanmoins, éclairent leur interprétation. La publication des fouilles de la Presqu'île montre une « imbrication » des données des textes et du terrain dans un discours cohérent fondé sur une lecture des faits.

Le manuel de Michel de Boüard est, certes, dépassé pour certaines approches, en particulier à cause des formidables avancées de l'archéologie préventive, mais de nombreuses réflexions sont encore d'actualité. Ainsi, peut-on vraiment contredire sa définition de l'archéologie médiévale comme « discipline, dont la démarche essentielle est la fouille et qui ambitionne d'apporter à l'histoire des civilisations du Moyen Âge un dossier nouveau, complétant ceux qu'ont déjà fournis l'étude des textes, des monuments, des objets mobiliers » ? Le doyen avait également admirablement perçu les domaines dans lesquels l'archéologie pourrait apporter une contribution capitale : la vie quotidienne des populations, la structure topographique des villages et des habitations... Il envisageait également le développement de cette « nouvelle » discipline dans un esprit de concorde : « Il faut aussi un sens aigu de la collaboration avec les disciplines les plus diverses, appartenant aux « sciences exactes » aussi bien qu'aux « sciences humaines ».

Michel de Boüard avait d'emblée indiqué que la principale originalité de l'archéologie « médiévale » était le « recours habituel aux sources écrites ». Mais il était conscient des différences entre les deux disciplines, qu'il énonça sans haine et avec beaucoup de réalisme. « Les différences de nature qui distinguent l'un de l'autre ont une portée dont historiens et archéologues n'ont pas toujours une conscience suffisante » : une vue globale pour les fouilles et une vision partielle pour les documents écrits, le manque d'objectivité des sources narratives, la continuité des stratigraphies et la discontinuité des sources écrites... Il a, enfin, évoqué de manière très claire et lucide les relations ambiguës entre sources écrites et sources archéologiques, en particulier au niveau des discordances et des distorsions. Pour lui, la liaison des deux disciplines, histoire et archéologie, était naturelle et incontournable. Mais il n'oubliait pas d'autres « disciplines soeurs », en particulier l'ethnographie dont on parle moins aujourd'hui.

17 - Élise Faure-Boucharlat (coord.), « Archéologie urbaine et époque moderne : quelques réflexions à partir d'expériences lyonnaises », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 96, 2^{ème} trimestre 2004, p. 17-31.

Depuis la parution de cet ouvrage, les avancées de l'archéologie médiévale, préventive et programmée, ont été spectaculaires, tant dans les données fournies que dans la réflexion méthodologique et scientifique. Ces progrès ont éclairé de manière différente des pans entiers du passé médiéval ; ils ont bouleversé de grandes théories en obligeant tous les chercheurs, historiens comme archéologues, à relire les textes. Mais, en aucun cas, la discipline « archéologie » n'a triomphé de la discipline « histoire », dans une sorte de combat virtuel arbitré par les épistémologues. C'est l'effort conjugué des deux recherches qui

permet encore aujourd'hui d'améliorer notre connaissance des différentes périodes du Moyen Âge, en liaison avec celles de l'Antiquité et celles de l'époque moderne.

Tout stratège sait qu'une bonne armée a besoin à la fois d'une avant-garde, qui provoque parfois de solides percées, et d'une arrière-garde, qui prévient quelquefois d'une déroute. Mais l'arrière-garde est souvent taillée en pièces, rappelons-nous Roncevaux ! Peut-être est-ce notre sort prochain ? Tout dépend du chemin suivi...